

H O R I A B. O P R I Ş A N

LES PRINCES PHANARIOTES ET L'EUROPÉANISATION DES ROUMAINS

Quelqu'un a dit au commencement du XVIII^e siècle que tous les maux qui accablèrent les Roumains furent l'œuvre des princes Phanariotes et que ces mêmes princes furent responsables de la décadence et de la misère sociale et économique dans laquelle les Roumains de la Valachie et de la Moldavie tombèrent et vécurent jusqu'au 1860 et que sous leur règne, désastreux pour les Roumains, le pays fut dépouillé et le peuple plongé dans la plus effroyable pauvreté.

Cette affirmation, entièrement gratuite, a été reprise par les historiens et elle est si fortement ancrée que tous les Roumains y croient encore permement l'aujourd'hui et les élèves apprennent à l'école, que le règne des Phanariotes fut un des plus grands maux qui frappa le peuple Roumain. La réalité est toute autre.

On ignore sciemment que les princes Phanariotes avaient hérité d'une situation politique, économique et sociale plus que tragique. Tous ont passé sous silence une réalité historique dramatique, à savoir qu'au XVIII^e siècle les deux Principautés, la Valachie et la Moldavie, furent le champ d'une guerre sans fin entre les Russes, les Turcs et les Impériaux. Les Russes sous le règne de Catherine atteignirent les rives du Dniester, franchirent le fleuve et au nom de la Croix et dans leur "grand amour" pour les Chrétiens opprimés par les Turcs dans l'Empire des Sultans, transformèrent la Moldavie et la Valachie, en champ de bataille afin de pouvoir annexer les deux Principautés.

Il est vrai que les Roumains accueillirent les Russes Chrétiens comme des sauveurs et crurent que la grande Tzarine allait leur apporter la liberté dont ils avaient tant rêvé.

Les Russes encouragèrent ces rêves, firent des promesses mais sans pour autant oublier leur but: pour Petersbourg, la Valachie et la Moldavie étaient des terres turques et, à vrai dire, les Russes n'avaient aucune obligation morale, ni politique vis-à-vis de ces Principautés; ils se sentaient entièrement libres de les approprier; ce qui se fit d'ailleurs en partie en 1812, par le biais de la paix de Iaşi, quand la Bassarabie, province rattachée alors à la principauté de Moldavie, fut attribuée aux Russes.

Les Roumains eurent la chance qu'était une la rivalité politique acharnée entre Petersbourg et Vienne qui désiraient tous deux devenir maître des Principautés et liquider l'Empire de "l'Homme malade", à savoir la Turquie, fur favorable aux Roumains. Chaque rival voyait d'un mauvais œil l'avance de l'autre vers le sud-est. Petersbourg rêvait d'arriver à Byzance et pour Vienne c'était le "Drang nach Osten!". Cette rivalité sauva les Roumains. Au XVIII^e siècle, les deux Principautés furent occupées deux fois par les Impériaux et presque pendant un siècle par les Russes qui les pillèrent de fond en comble. Les récits, les documents et les témoignages de ces occupations sont effroyables. Leurs pillages furent plus dévastateurs que ceux des Huns, des Vandales, des Avars et des Tartares.

Telle était la situation politique, sociale et économique pendant le règne des princes Phanariotes.

Pour les Russes ces princes étaient de simples fonctionnaires envoyés par Constantinople et qu'ils n'avaient pas besoin de ménager. Ils réclamaient sans cesse du bétail, des denrées alimentaires, de l'argent, du blé et tout ce dont une armée pouvait avoir besoin. Les Russes savaient que les Turcs n'avaient pas la force ou le courage d'intervenir ni de soutenir le prince; au contraire, chaque fois que les Russes se plaignaient de l'un de ces princes, celui-ci était alors puni et écarté de la scène politique, parfois même tué. C'est un miracle que la majorité d'entre eux aient réussi même à quitter le pays sains et saufs. Les Turcs, effrayés, étaient toujours prêts à exécuter sans pitié le prince qui avait eu le courage de s'opposer aux exigences exagérées des Russes. En outre, les princes étaient également obligés de lutter contre les Roumains. Les boyards croyaient les Russes, qui disaient être venus pour les libérer, et considéraient ces princes comme des ennemis envoyés par "le grand ennemi séculaire". Ils se sentaient obligés d'intriguer, de comploter, de réclamer, de porter plainte contre les princes et d'aider les Russes ou les Impériaux à les emprisonner. C'est ce qui s'est passé à Bucarest en 1716 et à Iași en 1787.

Les princes Phanariotes ont été pris entre le marteau et l'enclume. Ils étaient envoyés par le Sultan; c'était des fonctionnaires turcs et ils avaient donc l'obligation de garder et de sauvegarder les biens et les intérêts de l'empire turc mais sans bénéficier pour autant de l'aide politique ou militaire turque. Ils savaient que la Porte écoutait et satisfaisait immédiatement à toutes les plaintes des Russes; l'épée de Damoclès était suspendue en permanence au dessus de leur tête.

C'est un véritable miracle que dans ces conditions, les princes aient eu le temps et spécialement l'état d'esprit, le désir et la volonté de faire tant de

réformes sociales, économiques et culturelles qui ont changé l'aspect des deux Principautés.

Ce sont les princes Phanariotes qui ont commencé à eupéaniser les Roumains et leur pays. Ils sont les fondateurs et les maçons de l'époque moderne de l'histoire roumaine. Sans eux, le retard séculaire, la nuit profonde dans laquelle se trouvaient volontairement plongés les Roumains, auraient continué.

Dans un climat de suspicion, de haine, d'incertitude, de peur et de terreur, les princes Phanariotes ont mené à terme avec force et passion la tâche de changer les deux Principautés. Les réformes et les changements sociaux qu'ils ont pu réalisés n'ont pas d'équivalent chez les princes Roumains.

Les princes Phanariotes ont pu œuvrer dans cette direction parce qu'ils se sentaient Européens d'âme et de pensée. Ils étaient poussés par leur éducation européenne, par leur culture. Ils ont été touchés par les souffrances de ce peuple et ont pris en pitié l'état social effroyable dans lequel ils ont trouvé.

Le 25 septembre 1711, Nicolas Mavrocordat fut nommé prince régnant en Moldavie après la trahison et la fuite de Dimitri Cantemir le feu prince régnant. Ce même Mavrocordat fut nommé prince (en roumain: domn-dominus, en latin) en Valachie, le 25 décembre 1715.

La trahison de Cantemir avait ébranlé la confiance sans borne que les Turcs avaient en lui. Le très jeune Dimitri, qui avait étudié avec les professeurs turcs et passé toute sa jeunesse à Constantinople, était pour eux comme un turc, comme leur fils. C'est ainsi qu'ils le placèrent sur le trône sans imposer de conditions, événement absolument unique dans l'histoire de la Moldavie et de la Valachie au XV^e, XVII^e et XVIII^e siècle.

Cette trahison fut ce qui décida finalement les Turcs à mettre fin à cette situation dans les Principautés en y envoyant les princes dits Phanariotes—d'après le nom du faubourg où ils résidaient à Constantinople—parce qu'ils faisaient partie de l'aristocratie chrétienne et qu'ils étaient les hommes d'affaires de la Porte, ses conseillers, banquiers, hauts fonctionnaires, diplomates, porte-parole et négociateurs dans les relations politiques avec les états européens.

À vrai dire, au commencement du XVI^e siècle les Phanariotes étaient déjà les maîtres à Constantinople, les banquiers de la Porte qui a toujours eu besoin de leur aide financière. En plus des Phanariotes, un autre personnage bien connu et très respecté: Michel Cantacusen (1540), surnommé Şeitan Oglu par les Turcs, c'est à dire "Fils du Diable", exerça une très grande influence auprès de la Porte grâce à sa richesse fabuleuse et à son autorité sociale sans borne. Les trahisons, les intrigues, les plaintes, les complots et tant d'autres problèmes ont dégoûté la Porte, qui, à cause de la vénalité et de la corruption régnant dans l'administration et dans le palais même du Sultan et à la Cour de celui-ci,

n'a tout de même pas pu mettre fin à la soit-disant indépendance des Principautés. La Porte a toléré et perpétué cet état de choses parce qu'elle en tirait un grand profit pécuniaire. La vénalité, la rapacité et l'incessante demande d'argent du grand Vizir et d'autres hauts fonctionnaires, du Sérail, des favorites du Sultan et du Sultan lui-même ont favorisé et entretenu cette situation dans les Principautés. A partir du XVI^e siècle, des aventuriers, apparurent dans l'entourage du Vizir à Constantinople, des hommes inconnus, convoitant le trône et toujours prêts à payer n'importe quel prix pour l'obtenir. Ils combattaient la favorite et la mère du Sultan de cadeaux, et tous ces prétendants constituaient une source inépuisable d'argent.

Cette situation, peu honorable pour les Turcs, a évité aux Roumains d'être gouvernés directement par des pachas turcs c'est-à-dire de devenir "pachalik" comme toutes les provinces de l'Empire. Seules la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie ont bénéficié de cette "faveur" exceptionnelle et même inexplicable; un fait qui reste encore une énigme. Au XVII^e siècle, les Turcs ont fait des "Raia" autour des quatre villes de la Valachie sur le bord du Danube, celles-ci étant gouvernées par des Turcs. La Porte n'a pas insisté dans cette voie. Pourquoi? Nous nous le demandons encore aujourd'hui. Peut-être, selon la boutade d'un moqueur spirituel, les Roumains ont-ils toujours été aidés et conduits par une chance aveugle. La fortune a fait d'eux ses fils préférés.

Mais, comme toujours, il y a le revers de la médaille. Cette situation a eu des conséquences sociales et économiques défavorables et a contribué à leur décadence et à leur retard.

Voilà la situation qu'ont trouvée les princes Phanariotes dans les Principautés. D'après les historiens roumains le règne des Phanariotes en Moldavie et en Valachie commence respectivement en 1711 et en 1716. Mais la réalité est tout autre. En 1658 Georges II Ghica, grec d'origine, habitant à Constantinople, est nommé par les Turcs prince régnant en Moldavie. Georges Duca (1665, 1668, et 1678), Constantin Duca (1693, 1700) et Nicolas Mavrocordat (1709-1711) lui succédèrent. Avant même leur accession au trône, ces princes entretenaient des relations particulières avec les Principautés; ils s'étaient mariés avec des Roumaines et en raison de leur influence à la Cour ils avaient déjà rendu des services aux princes moldaves et valaques.

Les relations des princes valaques et moldaves avec le Phanar datent de longtemps. Elles avaient commencé à la fin du XV^e siècle quand les princes prétendants au trône avaient été obligés d'emprunter de l'argent aux banquiers grecs du Phanar afin de payer les cadeaux et le tribut. En même temps les banquiers ou les hommes d'affaires du Phanar étaient, de par leur position, une

sorte de garantie vis-à-vis de la Porte pour le nouveau prince régnant. Le Grec garantissait moralement et matériellement que le prince allait payer régulièrement le tribut et qu'il serait soumis et fidèle à la Porte. Il était le représentant officiel du prince auprès de la Porte, responsable de tous ses actes. Il parlait en son nom et il était aussi son "avocat" (soi-disant). Les Grecs, représentants et garants des princes régnants, moldaves et valaques, portaient le nom de Capuchehaë ou Dragoman.

Ce ne fut donc pas une nouveauté que Georges Duca, Constantin Duca et Nicolas Mavrocordat aient été nommés par la Porte prince régnants.

Jean Mavrocordat, frère de Nicolas, a été Dragoman des princes moldaves auprès de la Porte avant 1700 et envoyé en Moldavie comme Caïmacam—sorte de prince régnant—après la fuite de D. Cantemir, jusqu'au 8 Novembre 1711 date à laquelle son frère fut nommé en Moldavie ainsi que les Phanariotes ne soient pas considérés comme des étrangers par les Roumains. Les Turcs les utilisaient car ils avaient été Dragomans; ils avaient des liens avec des familles roumaines et connaissaient les réalités politiques et sociales du pays.

L'euro péanisation des Principautés valaque et moldave—c'est à dire des Roumains— a commencé très timidement et insensiblement un siècle avant l'avènement des Phanariotes.

Les Grecs qui accompagnaient les cortèges des princes valaques ou moldaves nommés par le Sultan sont— sans le vouloir et sans le savoir — les auteurs de ce processus.

Le paysage social et humain de ces cortèges était très coloré. Un paysage difficile à imaginer aujourd'hui. Chaque nouveau prince était fier d'avoir un cortège imposant qui allait éblouir les Valaques ou les Moldaves. Hommes d'affaires grecs, banquiers, marchands, filous, bouffons, artisans, hommes de lettres, sorciers, charlatans, comédiens, "docteurs", prêtres, moines, mendiants, domestiques et autres qui rêvent de s'enrichir dans ces Principautés et de changer leur vie misérable. Dans ce temps-là, les Principautés avaient la renommée d'être une sorte de Californie et ce n'était pas loin de la vérité.

Les princes ignoraient complètement la culture et la civilisation européennes. Cependant, durant leur long séjour à Constantinople — ville cosmopolite par excellence, carrefour de cultures et de civilisations où l'Europe était présente — ils étaient invité chez les grands marchands, les banquiers et dans les palais de l'aristocratie phanariote et avaient parfois des relations avec les Italiens, Français, Hollandais espérant que ceux-ci les aideraient à obtenir le trône. Ainsi, ils avaient donc appris comment vivaient les pays occidentaux,

quelle était l'atmosphère, la vie sociale et culturelle de ces pays et par conséquent l'esprit de ces princes avait évolué et ils désiraient mettre en pratique ces idées nouvelles. Ils avaient retenu ce qu'ils avaient vu chez les Phanariotes et peut-être même que certains d'entre eux avaient manifesté une sorte de curiosité culturelle. Il est évident qu'ils avaient été impressionnés par le fait que les nobles Phanariotes ou les banquiers parlaient deux ou trois langues, qu'ils avaient de magnifiques bibliothèques et qu'ils étaient entourés d'hommes de lettres et de professeurs grecs de l'Académie. Sans doute certains Phanariotes ont-ils même suggéré aux princes de fonder des écoles dans les Principautés où enseigneraient des professeurs grecs.

Les Grecs ont essayé de faire dans les Principautés ce qu'ils avaient tenté de faire en Italie après 1453. Ils n'ont pas vraiment réussi parce que l'atmosphère et les climats étaient entièrement différents. L'ignorance la plus totale régnait. Les boyards et même les prêtres étaient analphabètes, seuls quelques uns savaient à peine lire et écrire. La culture n'intéressait personne. Personne n'avait de bibliothèque, même modeste, et la bibliothèque en tant que meuble était inconnue. Seuls deux ou trois monastères, où vivaient les moines sachant lire et écrire, pouvaient être considérés comme des foyers d'une soit-disant culture. Les livres religieux étaient en langue slave. Les princes avaient auprès d'eux dans la chancellerie des "Diacs", une sorte de fonctionnaire, qui parlaient le latin, le grec et le turc. La seule lecture pour ceux qui savaient lire était les livres religieux, essentiellement les psaumes.

Pour les Roumains, l'Europe n'existait pas. Pendant le XIV^e, XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle, les Roumains de la Valachie et de la Moldavie se sont enfermés dans un isolement farouche. Ils ont bâti autour d'eux un véritable mur pour les "protéger" contre l'influence et les visées catholiques. Pour eux, l'Europe était synonyme du mot "papiste", donc le plus perfide ennemi. L'orthodoxisme a été leur grand ennemi, la cause morale et matérielle de leur retard, de leur esprit et de leur mentalité étroite.

Jacob Héraclite Despote (1561-1563), prince de Moldavie, a payé de sa vie l'audace de fonder une Académie à Cotnari, près de Iasi, en Moldavie. Les professeurs qu'il avait appelés d'Allemagne échappèrent de peu à la mort et l'Académie fut détruite.

Le prince Petru Cercel (1583-1585) de Valachie se heurta à la même obstination. Au cours de ses voyages en Europe dans le but de trouver des alliés qui l'aideraient à obtenir le trône, il fit un long séjour à Paris, espérant que le roi lui donnerait une lettre de recommandation pour le Sultan. Le roi lui donna la lettre, le Sultan, le trône mais après quelques mois de règne, les boyards commencèrent à comploter et à se plaindre à Constantinople l'accu-

sant d'être un hérétique "papiste" et de vouloir changer les vieilles coutumes. Le prince en fait voulait introduire dans sa Principauté ce qu'il avait vu en Italie et en France. Lui aussi échappa de peu à la mort.

L'instabilité politique, le va et vient des princes, l'incertitude, l'atmosphère et le climat de suspicion, de peur, les intrigues des boyards et cette situation en général ont empêché les princes de faire quoique ce soit pour la vie culturelle et n'ont pu dissiper l'ignorance et les nuages de cette nuit sombre dans laquelle vivaient les Roumains. Les princes animés de bonne volonté pour changer un peu l'aspect des Principautés ont trouvé devant eux un mur de bigotisme, de sottise, de méfiance et une opposition farouche de la part des boyards.

Il peut paraître surprenant que la culture et la civilisation européennes soient venues non pas de l'ouest mais du sud, apportées par les Grecs qui ont démolit le mur dont j'ai parlé et qui donnait aux Grecs une supériorité écrasante. Les Roumains commencèrent alors à regarder vers l'occident prenant conscience du fait qu'ils étaient le peuple la plus arriéré d'Europe et par conséquent, passant d'une extrême à l'autre, ils ont commencé à tout importer et avec une rapidité parfois ridicule sans se demander si toutes ces importations s'accordaient avec l'esprit ethnique et si elles allaient être assimilées. Cette eupéanisation a conduit à des situations et à des faits grotesques, qu'on retrouve aujourd'hui dans l'industrialisation forcée du pays.

Dès la fin du XVI^e siècle, la Porte commence à envoyer des princes régnants sans consulter les Roumains, ignorant les vieilles coutumes et les traditions. Ce changement a eu de graves conséquences politiques et sociales pour les Principautés mais a également en un résultat positif.

Ces soit-disant princes, en général aventuriers, hommes d'origines obscures, mais audacieux, habiles, sans foi ni scrupules, prêts à tout pour s'enrichir et jouer un rôle social marquant à Constantinople se sont "ciselés" et ont appris les comportements étrangers. Ils ont également acquis une sorte de culture et de civilisation, ce qui les rendait différents des véritables princes valaques et moldaves, étrangers à cette atmosphère et au climat social de Constantinople.

Pendant le XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle, Constantinople était une ville cosmopolite, au paysage social très coloré, une sorte de Paris du Levant, avec une vie sociale et culturelle sans égale en Europe. On peut comparer Constantinople à un gigantesque marché où se donnent rendez-vous toutes les nationalités, toutes les cultures et civilisations, toutes les espèces d'hommes. La position géographique l'a aidée à jouer ce rôle et à être la plus grande ville d'Europe

pendant des siècles. N'oublions pas que l'Empire Turc a eu des possessions jusqu'en Mésopotamie, jusqu'aux frontières de l'Empire Perse, en Afrique et qu'il était maître d'un quart de l'Europe. Ce n'est pas sans raison que se trouvait à Constantinople un véritable foyer de prétendants au trône des Principautés et que toutes espèces d'individus, sans patrie, d'origine incertaine, parfois peu honorable, ont trouvé à Constantinople les conditions les plus favorables pour pouvoir s'élever dans l'échelle sociale, s'enrichir et convoiter les plus hautes fonctions dans l'Empire. Ils savaient que toutes les portes étaient ouvertes et qu'à Constantinople on pouvait tout acheter avec de l'or, même le Sultan et le Grand Vizir.

Parmi ces prétendants, soit-disants princes, de généalogie fictive, se trouvaient beaucoup de Valaques et de Moldaves, justifiant leurs prétentions par leur "descendance princière" (Os de Domn en roumain). C'était dans la nature des boyards valaques et moldaves de comploter, d'intriguer et de porter plainte contre le prince régnant. Ces machinations commençaient quelques mois après que le prince eut été placé sur le trône. Un ou deux prétendants commençaient à accuser le prince régnant d'infidélité et d'autres trahisons afin de le détrôner. A vrai dire, pendant le XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle, les trônes de la Valachie et de la Moldavie furent l'objet de d'enchères continues. Cette situation et cet état d'esprit étaient bien connus par la foule des prétendants et tous offraient or et cadeaux somptueux afin de se voir attribuer l'un ou l'autre trône sachant qu'une fois régnant, ils doubleraient ou tripleraient leur fortune.

L'histoire des Principautés est pleine de tels princes, Ion Voda cel Cumplit (Ion le Terrible), un "héros national" pour les Roumains, a une origine très obscure. Arménien de souche, il réussit à s'enrichir dans le commerce des pierres précieuses et reçut le trône grâce aux cadeaux magnifiques qu'il fit.

J'ai insisté sur ce point pour faire comprendre l'aspect curieux de ces Principautés qui ont perdu leur semblant d'indépendance et sont devenues l'objet de marchandage entre le Sultan et toutes sortes d'aventuriers, mais, qui en même temps, grâce à ces princes, sortent de leur forteresse d'ignorance, de leur isolement et de leur retard spirituel et culturel. Ces princes apportent quelque chose de Constantinople: un air, disons un peu européen, des idées, des coutumes, une façon de penser européenne. Ces princes ont commencé, sans savoir à européaniser légèrement les Principautés.

Vasile Lupu (1634-1658), d'origine grecque, fier de sa fortune, vaniteux, cultivé, ambitieux a eu envie d'être en Moldavie un Basiléu et de montrer aux Moldaves qu'il n'était pas un marchand quelconque, enrichi, mais un empereur. Lui, comme d'autres, s'est fait établir une généalogie superbe selon

laquelle il descendrait des Basileus du vieux Byzance. Il a eu à Iași une cour fastueuse, il a aidé comme un véritable mécène les chrétiens et l'église orthodoxe des Balkans et du proche Orient. Il organise et soutient financièrement un grand synode à Iași et fonde une imprimerie et une Académie à Iași qui fut la première école en Moldavie. Il invite de hautes personnalités grecques à venir enseigner dans cette Académie, il rédige un Codex de loi en roumain, le premier dans l'histoire du pays, Codex qui fut imprimé à Iași en 1646. Le Codex, utilisé par les Roumains jusqu'au commencement du XIX^e siècle, a été rédigé d'après le Codex de l'Empereur Justinien le Grand.

Un des élèves de l'Académie "Vasiliana", tel était son nom, Nicolas Milescu, traduit d'après l'original grec, en 1661, un livre d'Atanasie d'Alexandrie. C'est la première traduction en langue roumaine des classiques byzantins. Il traduisit également du grec "Septuagina" et "Péri Autokratos Logismon" (1664), la première œuvre philosophique traduite en langue roumaine. Enfin, il écrivit un livre de caractère religieux imprimé à Paris en 1669: "Ecrit d'un seigneur moldave sur la croyance des Grecs: "Enchiridion Sive Stella Orientalis Occidentalis Splendens", conseillé et dirigé par son professeur à l'Académie, Atanasie Moscopoulos.

L'Académie fondée par Vasile Lupu a joué un rôle de premier ordre dans la vie culturelle de la Moldavie et de tous les Roumains. Cette Académie est le premier foyer de la vie culturelle en Moldavie. Elle a poussé les Moldaves vers la culture, leur a ouvert les yeux sur un monde inconnu pour eux. Elle a facilité la pénétration de la culture et de la littérature grecques et européennes en commençant par des idées et des livres religieux, ce qui était conforme à l'esprit du temps.

Suivant la voie ouverte et l'exemple donné par l'Académie, les Moldaves vont bâtir lentement, parfois timidement, la vie future de leur culture.

Le métropolite Dosoftéi de Moldavie traduit du grec un livre religieux et le fit imprimer à Iași en 1679 et le prince moldave, Constantin Cantemir (1685-1693) invita à Iași Ieremias Kakavélas, professeur très connu, pour qu'il fasse de son fils Dimitri, le futur prince de Moldavie, un véritable savant et la personnalité la plus remarquable de l'Europe du XVIII^e siècle.

I. Kakavélas ne fut pas seulement un excellent professeur pour Dimitri, mais il ouvrit et forma également l'esprit du prince dans de nombreux domaines culturels et scientifiques. En 1698, encore très jeune, Dimitrie écrivit en langue roumaine le premier livre philosophique roumain qui était le résultat de l'enseignement, des discussions et des conseils donnés par son professeur Kakavélas, fier de son élève, traduisit le texte roumain en grec et le livre fut

imprimé en version bilingue. Kakavélas conseilla également Constantin Cantemir d'envoyer son fils à Constantinople pour y acquérir une culture développée et profonde. N'oublions pas que le jeune prince écrivit des livres sur la musique turque—les premiers à paraître dans ce domaine—et spécialement le livre: *Incrementa atque decrementa aluae othomanicae*, qui est le premier livre européen concernant l'histoire de l'Empire Turc. Le livre a été traduit en anglais en 1734-1735 et la deuxième édition anglaise parut en 1756. Le livre a également été traduit en allemand en 1745 et en français en 1749. A Constantinople, sous l'influence de ses maîtres et professeurs grecs, il écrivit en 1705 le premier roman en langue roumaine. Dimitri Cantemir parlait couramment le latin, le grec, le turc, l'italien et connaissait le vieux slave.

Encore aujourd'hui persiste une vieille légende d'après laquelle les Turcs païens auraient fait table rase de toutes créations culturelles et spirituelles chrétiennes, et auraient été des barbares arriérés, complètement ignorants et plein d'une haine farouche pour la civilisation chrétienne. On ignore que Soliman le Magnifique (1494-1566) a joué, pour les Turcs et leur culture, exactement le même rôle que Laurent le Magnifique à Florence. Soliman, parlant couramment le latin, le grec, l'italien, était poète et musicien et sa Cour était un véritable Parnasse. Soliman eut des amis grecs et s'intéressa à la vie culturelle et spirituelle des chrétiens.

Il est faux de croire que tous les Grecs aient pris la fuite vers l'Italie après la débâcle de 1453. Comme toujours, les faits ont été exagérés. Beaucoup de Grecs sont restés à Constantinople et après quelques années, ils étaient de nouveau presque maîtres de la ville. Plus habiles, en particulier dans le commerce et les finances, ils ont vite acquis une position prépondérante à Constantinople. Les Sultans ont eu besoin d'eux. Les Grecs prirent rapidement les rênes du commerce, des finances et même de la politique car les Turcs avaient besoin d'hommes parlant des langues étrangères et ayant des relations avec l'Europe. La vieille famille impériale de Cantacuzène va retrouver la magnificence d'autrefois en la personne de Michel Cantacuzène surnommé par les Turcs: Şeytan Oglu (le fils du Diable) à cause de sa fabuleuse fortune.

Les Sultans et la Cour étaient moralement et matériellement les obligés de Şeytan Oglu qui jouissait d'un pouvoir politique et social plus grand que les Sultans. Les Grecs ont renoué leurs relations commerciales avec Gênes, Bari, Venise, qui repandirent et firent connaître la culture et la civilisation européenne à Constantinople et dans le Levant. Les Genoï, reprenant la vieille route maritime qu'ils connaissaient bien, arrivèrent à Constantinople, signèrent des accords commerciaux avec les turcs et s'imposèrent à Constantinople

s'installant dans deux faubourgs, Péra et Galata, qui vont vite devenir deux petites villes italiennes.

L'année 1453 n'a pas changé grand-chose à Constantinople. Au lieu d'un Basiléus grec, c'est un Sultan turc qui accède au trône avec sa Cour et ses hauts fonctionnaires. La ville et la vie restent grecques et comment je l'ai dit plus haut; les Grecs deviennent vite les maîtres, les conquérants des conquérants. Parfois l'histoire se répète; les Grecs ont fait avec les nouveaux venus exactement ce qu'ils avaient fait avec les Romains. Le vieux Byzance n'a pas succombé, il est présent, il est resté grec par l'esprit, l'atmosphère, le climat et la vie en général et n'a presque rien perdu de sa splendeur d'autrefois. Au cours du XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle, Constantinople a été la ville "lumière" de l'Europe de l'Est et, sans exagérer, de l'Europe entière. Elle a été en cela favorisée par sa position géographique, et, étant placée entre trois continents, elle fut pendant des siècles et des siècles le sommet de la culture et de la civilisation européenne et asiatique. Si Constantinople n'avait pas reçu l'héritage grec et romain et si les Grecs n'avaient pas été là, elle aurait été une ville comme tant d'autres. La domination Ottomane a seulement été une domination politique, administrative et sociale. Tenaces et conscient de leur supériorité, les Grecs ont renoué le fil de la vieille culture et les Turcs les ont imité voulant avoir eux aussi des hommes instruits, des écoles et une Académie.

Après cette longue parenthèse, nécessaire pour bien comprendre le rôle joué par les Grecs et les Phanariotes dans l'euro péanisation des Roumains dans les Principautés, revenons à la Valachie du Prince Matei Basarab (1632-1654), contemporain de Vasile Lupu, dont j'ai déjà parlé. Suivant l'exemple de Vasile Lupu, Matéi Basarab a invité en Valachie, Pantélimon Ligaridis et Ignace Pétritis, deux érudits grecs, pour fonder une école à Tîrgoviște, la capitale de la Valachie. Le geste de Matei Basarab sera repris par le Prince Serban Cantacuzène qui, avec des professeurs grecs, fondera en 1678 à Bucarest, une sorte d'Université, la première en Valachie pour un enseignement supérieur. Enfin le prince Constantin Brîncoveanu fonda en 1694 à Bucarest une Académie dans l'esprit des Académies grecques ayant comme recteur le professeur Sevastos Kymenitis invité par le Prince. Sevastos, accompagné par des érudits grecs qui enseignèrent la littérature et la philosophie ancienne et chrétienne. Cette Académie fut le berceau de la future Université qui allait être fondée en 1868. L'Académie de Brîncoveanu fonctionnera jusqu'en 1776, date à laquelle le Prince Al. Ipsilanti la réorganisera dans l'esprit des idées du "siècle des lumières" en la mettant sur la voie des nouveaux courants venus

d'Occident. Cette Académie à éduqua et forma dans l'esprit européen les premiers intellectuels roumains. Elle fut le foyer de l'essor culturel roumain et de la conscience nationale de ceux-ci.

Le 8 novembre 1711, Nicolas Mavrocordat fut nommé prince régnant en Moldavie sans avoir demandé le trône et sans aucune obligation de sa part parce que le Sultan ayant une confiance aveugle en lui était sûr que Nicolas réussirait à faire entendre raison aux boyards et à en finir avec leurs intrigues. Les Turcs, après la trahison de Dimitri Cantemir et sa fuite, avaient perdu confiance dans les Roumains. Cantemir était pour eux comme leur propre fils, le seul en qui ils avaient une confiance sans borne.

Quoiqu'étrangers vis-à-vis des Roumains de par le sang, la langue, l'esprit et les coutumes, les Princes Phanariotes ne se sont pas conduits comme des étrangers. Ils ne se sont pas comportés comme des fonctionnaires envoyés par les Turcs, indifférents à la situation sociale et économique des Principautés, à vrai dire une situation normale pour quelqu'un d'une autre nationalité. Dès leur arrivée dans les Principautés, ils ont montré un ardent désir de bien faire, de remédier aux maux sociaux et économiques et de donner aux Roumains une autre vie. Ils ne sont pas venus pour s'enrichir à tout prix comme on l'a prétendu. Nicolas Mavrocordat L'Exaporite descendait d'une très illustre famille chrétienne de Constantinople. Ses ancêtres étaient de grands négociants avec des liens de longue date avec l'Italie. Le commerce leur apporta une grosse fortune et par conséquent une position sociale et morale tout à fait à part à Constantinople et aussi vis-à-vis de la Porte. Ses ancêtres étaient de hauts fonctionnaires que les Sultans avaient utilisés dans les affaires politiques et diplomatiques difficiles.

Nicolac Mavrocordat reçut une éducation princière, ayant les professeurs les plus renommés de Constantinople et aussi des professeurs italiens et français. Lui-même, était exceptionnellement doué, distingué, intelligent, généreux, plein de bon sens, subtil et raffiné. Né pour être prince il le fut un véritablement comme envoyé par la providence pour sauver les Roumains du marécage social et moral dans lequel ils s'étaient enfoncés. Dans la galerie si colorée et si pittoresque des princes valaques et moldaves, Nicolas Mavrocordat fut le personnage le plus illustre, un vrai européen qui jeta les bases de l'européanisation des Roumains. Avec son règne commença l'époque moderne de l'histoire roumaine.

Le règne de Nicolas Mavrocordat en Moldavie (1711-1715) fut trop court pour accomplir tout ce qu'il souhaitait faire. Son premier devoir a été de mettre en ordre la vie sociale et économique, d'effacer les conséquences politiques de

la trahison de Dimitri Cantemir et d'améliorer l'état d'esprit qui persistait encore après le désastre de Stănilești (1711) et la fuite de Cantemir. Les boyards étaient effrayés et pensaient que le nouveau prince était envoyé par la Porte pour punir sans pitié les coupables. Chacun avait sa part de responsabilité dans l'acte de Cantemir. Tous avaient une confiance aveugle en Pierre le Grand, chacun étant sûr que l'armée russe allait en finir avec les Turcs et que la Moldavie serait libre et indépendante; qu'une ère nouvelle les attendait et que l'histoire même de tous les Roumains serait entièrement changée. Le traité signé par Cantemir et le Tzar stipulait entre autres que la Moldavie deviendrait un royaume avec Cantemir comme roi et que le Tzar l'aiderait à libérer la Valachie et à constituer un grand royaume regroupant les deux Principautés sous le nom de "Dacia". Constantin Brancoveanu le prince de la Valachie a signé, aussi, avec Pierre le Grand un traité secret d'alliance.

Après la fuite rocambolesque de Cantemir que les Turcs voulaient à tout prix, même en renonçant à toute compensation pécuniaire, la Porte envoya un Ceauș accompagné de Jean Mavrocordat qui était Dragoman auprès de la Porte pour la Moldavie et en fait une sorte de régent. Quelques mois plus tard, la Porte envoya en Moldavie, Nicolas, frère de Jean. Nicolas était connu par les boyards car il avait régné en Moldavie de novembre 1709 à novembre 1710 lorsqu'il fut remplacé par Dimitrie Cantemir. Par conséquent, Nicolas connaissant le pays, les boyards et leur pensée leur dit que la Porte l'envoyait pour pacifier le pays et qu'il serait sage de leur part de cesser les intrigues, les plaintes et les trahisons. Connaissant la situation économique et sociale du pays, Nicolas demanda aux Turcs de renoncer pour trois ans au tribut qui était une obligation établie par eux et devait être payé tous les ans. Nicolas Mavrocordat fut le premier et le seul prince régnant à réussir cette performance.

Les intrigues des Cantacusène de la Valachie contre leur prince ont eu une conséquence funeste pour Constantin Brâncoveanu. Arrêté avec ses trois fils, ils furent conduits à Constantinople et décapités le 15 août 1714. L'auteur moral de ce crime, le prince Ștefan Cantacusène, le successeur au trône de Brâncoveanu, subit le même sort. Après quoi, le Sultan nomma Nicolas Mavrocordat prince régnant en Valachie (1715-1716) et (1719-1730) montrant ainsi la grande confiance qu'il avait en lui. Il est enterré dans le monastère de Vacarești construit par lui où il avait aussi fait bâtir un magnifique palais. La bibliothèque était connue en Europe pour ses rares et précieux livres. Le monastère de Vacarești est une perle de l'architecture du XVIII^e siècle; il a été détruit en 1985 par Ceaușescu.

Animé par un sentiment de grande générosité, Nicolas n'a pas oublié les

paysans, la seule classe sociale qui payait les soit-disant impôts, mais en réalité une multitude d'obligations fiscales imposées par chaque nouveau prince, qui d'une part, devait payer ses dettes contractées chez les banquiers de Constantinople pour acheter les cedeaux somptueux qui devaient lui assurer le trône et d'autre part, voulait amasser une grosse fortune aussi rapidement que possible profitant de son temps de règne car il savait qu'il y avait à Constantinople des prétendants qui complotaient exactement comme lui-même l'avait fait pour obtenir le trône et que l'avenir était toujours incertain. Nicolas, et après lui son cousin, ont commencé à prendre des mesures pour améliorer la vie sociale des paysans et à les libérer d'un certain nombre d'obligations connues sous différents noms.

Les Mavrocordat sont ceux qui ont accompli la grande tâche de changer la vie sociale des paysans et de leur donner un statut d'hommes libres. Nicolas a répété en Valachie ce qu'il avait fait en Moldavie avec le "tribut" qui ici était plus élevé, 240 bourses de pièces d'or, et a mis en vigueur (1723) les mesures prises par Brâncoveanu à savoir que le soit-disant impôt devait être une somme fixe et payée par les paysans en quatre fois. Jusque là les fonctionnaires des impôts, profitant du fait que les paysans ne savaient pas lire, se livraient à des escroqueries et à des filouteries de toutes sortes et il arrivait ainsi que les pauvres paysans soient obligés de payer l'impôt deux fois, ou même davantage sous peine d'être accusés de ne pas avoir payé du tout. Cette mesure a été reprise et élargie dans ses conséquences sociales par le prince C. Mavrocordat qui a accordé en 1741 le Grand Hrisov — sorte de Grande Charte — selon laquelle les impôts sur le bétail et sur le vignoble étaient supprimés et les autres impôts versés en quatre quarts. Le Grand Hrisov précisa que la "Cisla" ne sera plus payée en argent, mais seulement en nature par les paysans et il a aussi précisé les obligations des paysans vis-à-vis des propriétaires des terres sur lesquelles ils travaillaient.

J'ajoute que la majorité des paysans ne possédaient pas de terre. Ils habitaient sur les grandes propriétés des boyards ou des monastères. Ces paysans étaient obligés de travailler d'abord trois jours, plus tard cinq jours par semaine gratuitement pour le boyard ou le monastère.

Cette clause du Hrisov était absolument nécessaire car jusque là, il y avait toujours eu des malentendus et des conflits parfois tragiques entre les paysans et les propriétaires.

Le 12 janvier 1742 Mavrocordat accorda également un Hrisov précisant les obligations sociales des paysans asservis sur les terres des monastères. Il faut dire que les paysans étaient littéralement liés à la terre, en fait c'étaient des serfs. Durant les siècles passés, quelques règlements avaient existé, mais

avec le temps, les propriétaires terriens et surtout les supérieurs des monastères, ignorants ce qui était établi avaient augmenté leurs exigences de telle sorte que les paysans étaient finalement devenus de véritables serfs, obligés de travailler tous les jours pour le monastère et ce, sans être payés.

Le 1er Mars 1746, Constantin Mavrocordat, en accord avec les boyards et le haut clergé, décida d'affranchir les paysans qui s'étaient enfuis de ces terres pour échapper à leur triste sort, espérant qu'ainsi ils reviendraient.

Enfin le 5 août 1746 Mavrocordat, qui reçut des Roumains le surnom de "Père des Paysans", supprima la RUMANIA, c'est-à-dire le servage des paysans. A partir de cette date, les paysans sont complètement libres. Ils ont la liberté de choisir le propriétaire pour lequel ils veulent travailler. La terre — le bien — reste au boyard ou au monastère mais tous les deux sont obligés, dorénavant, de passer un contrat avec le paysan pour la terre qu'ils lui donnent à travailler, en précisant les conditions et le paiement. Le même Hrisov stipule que les boyards qui ne veulent pas affranchir gratuitement leurs paysans recevront de l'état dix thalers pour chacun d'eux. Les historiens, roumains et autres, ont juste mentionné les réformes sociales de Constantin Mavrocordat qui mit fin à une situation séculaire. Constantin Mavrocordat alla plus loin par ses lois sociales que tout ce qui existait dans le sud-est et le centre de l'Europe et même que tout ce que l'on espérait. Les paysans russes et polonais resteront asservis jusqu'au milieu du XIX^e siècle, de même que les paysans hongrois.

Le Hrisov du 5 août 1746 rend le paysan maître de lui-même et lui donne la liberté de travailler où il veut. Les réformes sociales, économiques et fiscales ont créé l'étincelle qui déclencha chez les Roumains du début du XIX^e siècle un certain courant de pensées, provoquant des remous au sein des grandes idées sociales. Les princes Phanariotes et spécialement les Mavrocordats ont préparé le climat et ont permis la circulation des idées sociales sur lesquelles les Roumains vont édifier la Roumanie moderne. La Porte apprécia les mesures prises par Constantin Mavrocordat et le nomma en 1748 en Valachie où il réitéra la même politique qu'en Moldavie.

Les idées sociales des Mavrocordat furent reprises et élargies dans leur contenu par le prince Grigore Ghica II (1748-1752) qui promut une loi par laquelle la CLACA (corvée) sur les terres des monastères est fixée à deux jours par semaine. Constantin Racovița (1757), Grigore II Ghica (1765) et d'autres princes ont suivi la voie tracée par les Mavrocordats. Chaque prince régnant eut l'ambition d'égaliser ou de dépasser son prédécesseur, le paysan étant son souci et le personnage principal de sa politique. Les princes d'origine grecque furent les promoteurs des idées sociales reprises et proclamées à haute voix

par la jeunesse romaine du XIX^e siècle qui eut comme devise: liberté et égalité sociale. Alexandre Ipsilanti (1774-1822) occupa une place tout à fait spéciale dans l'histoire roumaine. Il dépassa même C. Mavrocordat par ses idées, ses réformes et sa pensée sociale.

Al. Ipsilanti reçut une éducation princière. Il fit ses études à Paris et eut comme secrétaire un Français qui écrivit un livre sur la Valachie. Ipsilanti changea complètement la justice; à vrai dire, il abrogea la justice féodale axée sur les coutumes, la remplaçant par une justice européenne, la justice comme il l'avait vue en France. Pour la première fois en Valachie, il y eut une instance judiciaire de type européen précisant l'objet des procès pour chaque section. Chaque instance judiciaire avait quatre sections: une pour les questions pénales, deux pour les questions civiles et une pour les questions commerciales.

Alexandre Ipsilanti dota en 1776 l'Académie Saint Sava de Bucarest d'une nouvelle organisation de forme très avancée, inspirée du "Siècle des Lumières". Dans cette Académie, — le berceau de la future université de Bucarest (1868) — les fils de boyards se familiarisèrent avec les idées sociales et humanitaires, l'"Illuminisme" et spécialement avec ce qui se passait en France. Là, ils prirent contact avec l'esprit et le mode de pensée européens et commencèrent à s'europeaniser. Dans cette Académie se forgèrent les idées nationales qui seront propagées au début du XIX^e siècle. Les réformes sociales suivantes furent accomplies par Alexandre Mavrocordat qui en 1785 promulga un Hrisov interdisant les soit-disant donations de terre par les paysans aux boyards. En réalité, ces donations étaient des spoliations déguisées.

Nicolas Mavroghéni fut nommé en Valachie le 26 mars 1786. Les boyards et le haut clergé lui étaient hostiles et par conséquent ils intrigèrent contre lui auprès de la Porte car ils savaient que Mavroghéni était résolu à assainir la vie sociale du pays. La première mesure prise fut que tous les boyards et les monastères paieraient un impôt proportionnel à l'importance de leurs terres. Cette loi — Hrisov — déclencha la colère et les protestations des boyards. Ce fut la première fois dans l'histoire des Principautés que les boyards payaient un impôt comme les paysans. Ils portèrent plainte à Constantinople, ils intrigèrent, mais sans résultat. Ils payèrent.

Mavroghéni savait que les moines étaient des illettrés ivrognes et débauchés, que dans les monastères l'esprit, l'atmosphère et le climat étaient loin d'être conformes à la morale et que les monastères étaient de véritables tavernes. Sans pitié, ni considération, il procéda à un nettoyage radical, s'attaquant même aux évêques et aux métropolitains. Mavroghéni parcourait parfois les rues de Bucarest déguisé, afin de prendre connaissance directement des actions et du comportement des marchands, des autorités, de la police, etc...

Beaucoup de fonctionnaires et de marchands finirent pendus.

En 1750 Grigore, le 2ème, Chica fonda, au monastère Pantélimon près de Bucarest, le premier hôpital de Valachie et de Moldavie, qui fut détruit par Nicolas Ceaucescu en 1986. L'hôpital avait trois sections.

Les princes Phanariotes se penchèrent aussi sur l'économie du pays. Ils furent les pères de l'industrie roumaine.

En 1766 Grigore, le 3ème Ghica fonda la première fabrique de coton, à Chiperești, en Moldavie. Alexandre Ipsilanti créa deux usines de papier et en avril 1805 Constantin Ipsilanti donna un privilège à H. Gaudin pour une filature de coton calquée sur le modèle anglais.

Ipsilanti fut aussi le père de l'armée nationale, armée jusque là inexistante. Aidé de jeunes Roumains, enflammés par cette idée, il forma quelques bataillons. Al. Ipsilanti nourrissait le rêve de mettre fin à la domination turque dans les Balkans. C'est le premier qui ait pensé à réunir les trois provinces Roumaines pour constituer un royaume: DACIA, ce bien sûr, avec l'aide de Saint Petersburg que le rêve d'Ipsilanti ne gênait pas et qui voyait plutôt d'un bon œil ce royaume devenir ipso facto un client de Petersburg, un important pion dans les Balkans et surtout une base sûre pour l'offensive contre "l'Homme Malade" (l'Empire Turque). Le nouveau royaume incarnait l'espoir et devenait en même temps le protecteur des chrétiens, précipitant, ainsi, la chute de l'Empire.

Petersbourg savait que les Occidentaux et surtout Vienne n'accepteraient jamais un "Drang nach Osten" russe. Vienne gardait dans ses pensées politiques son "Drang nach Osten". Le rêve russe, fortement soutenu par des actions militaires et autres machinations (que les Roumains avaient eu le "plaisir" de supporter huit fois) avait son origine dans une affaire matrimoniale: Le mariage de Ivan III le prince de Moscou avec Sophie Paléologue, la fille de Tomas Paléologue, frère de Constantin XIII Dragases le dernier Basileos. Les Russes considéraient Byzance comme leur "propriété" et se considéraient obligés d'y arriver et de repousser les Turcs; mais les Occidentaux connaissant ce projet tenaient à tout prix à maintenir le "status quo".

L'idée de fonder un royaume "Dacia" lui avait été inspiré (je suppose) par Petersburg qui allait, sans doute, soutenir "discrètement" Al. Ipsilanti, pour que ce royaume devienne un satellite de Petersburg. Al. Ipsilanti comptait aussi sur l'aide des Roumains qui, croyait-il, le soutiendrait dans son projet de liberté. Les Roumains eurent ainsi la certitude que leur rêve séculaire de liberté était en train de se réaliser. Enthousiasmés, ils l'ont aidé. Al. Ipsi-

lanti a constitué trois bataillons, une première armée nationale jusqu'alors inexistente.

Al. Ipsilanti leur a suggéré de créer une unité nationale, inconnue jusque-là, de mettre fin à la domination turque et de devenir un Etat indépendant.

Tudor Vladimiresco, l'ami d'Ipsilanti, qui avait été lui aussi officier-colonel dans l'armée russe, avait appris d'Ipsilanti ce qu'il voulait; Ipsilanti était le chef de l'Étéria dont le siège était en Valachie. Avec l'aide de l'Étéria (une grande organisation politique et spirituelle pan-hellénique) Ipsilanti espérait constituer un royaume et délivrer la Grèce aidé de toutes les forces balkaniques.

Tudor fut d'accord avec Ipsilanti surtout en ce qui concernait la libération de son pays, mais peu enthousiaste par le projet d'Ipsilanti de devenir roi de "Dacia". Ce "petit détail" ignoré par les historiens nous explique la tragédie que va suivre.

Sans doute Tudor n'aurait jamais pensé à une lutte contre les Turcs s'il n'avait pas rencontré Ipsilanti et l'Étéria.

Il est possible qu'il ait eu une arrière-pensée quand il s'est rallié à Ipsilanti. Tudor a vu la nécessité de son alliance avec le mouvement de libération grec étant convaincu que l'Étéria était une force, Ipsilanti un grand nom et que Petersbourg allait discrètement l'aider. Sans doute a-t-il nourri deux idées en même temps: chasser les Turcs du pays avec l'aide d'Ipsilanti et, les Turcs une fois chassés, se débarrasser aussi des Grecs mais sans savoir précisément par quels moyens. Al. Ipsilanti obsédé par son grand rêve, le royaume "Dacia", a probablement aussi pensé à se débarrasser de Tudor.

Étant donné la situation critique de l'Empire Ottoman, les Grecs ont forgé les rêves les plus fantastiques concernant la réalisation d'un empire grec grandiose les rendant ainsi à nouveau maîtres de Byzance.

Le plan de l'Étéria était impérialiste et catégorique: l'anéantissement de l'Empire turc, en chassant les Turcs d'Europe et la ressurection de l'ancien Empire byzantin. Pour ce faire, ils ont choisi la Valachie. Mais, dans leurs plans, les Grecs avaient oublié les Russes qui ne pouvaient pas accepter une "Magna Graeciae", car cela ne leur aurait plus permis de se mêler des affaires internes de l'Empire turc.

Dans une pièce pleine de raffinements et de subtilité, une divinité moqueuse s'est amusée à faire jouer le rôle du grand héros, Tudor, incarné par un paysan simple mais très rusé dont la ruse a été déjouée par la sottise Rusé. Tudor a voulu s'allier avec Ipsilanti pour recevoir de l'argent et des armes; il lui a prêté serment de loyauté avec l'arrière-pensée de la tromper ensuite puisque sans l'aide substantielle de l'Étéria il n'aurait rien pu faire. "Je lutte pour les

Roumains donc j'ai normalement le droit de faire ce qui me convient"; il voulait rééditer Louis XI^e.

N'ayant pas une très haute opinion des Grecs, il a jugé que son attitude était juste car la grande délivrance du pays lui accordait le droit-pensait-il- de devenir traître et parjure. Il n'a pas eu des remords parce qu'il considérait son serment comme une simple formalité pour obtenir de l'argent et des armes.

Ayant prêté serment, il était lié à l'Étéria en devenant un de ses soldats; il devait lutter pour la cause des Grecs et non pour celle des Roumains qui devenait ainsi secondaire. Il était obligé moralement et matériellement envers les Grecs et paraissait détaché des Roumains et de leur cause. Il connaissait ses obligations envers l'Étéria mais il jetait tout par dessus bord. "Il était prédestiné — croyait-il — à lutter avec n'importe quels moyens pour les Roumains". La cause était grandiose et il considérait tout le reste de petite importance.

De nos jours, après un siècle et demi, nous serions, peut-être, plus indulgents vis-à-vis de son attitude s'il avait réussi à soutenir la cause roumaine, mais face aux événements il prit la fuite.

Son serment de fidélité, l'argent reçu et les armes, obligeaient Tudor à respecter ses engagements. Sans l'aide substantielle d'Ipsilanti il n'aurait jamais pu amasser une armée de près de 12000 hommes. Avec l'argent obtenu il partit vers l'Oltenie pour créer un soulèvement. Ce n'est pas difficile de suivre la pensée de Tudor pendant sa marche vers l'Oltenie et son séjour dans cette contrée.

Nous n'avons pas de témoignages mais je crois pouvoir affirmer que Tudor ayant l'argent pensait :

- a) pourquoi dois-je soutenir les Grecs et l'Étéria pour mettre en fuite les Turcs quand j'ai toutes les possibilités de réussir seul?
- b) pourquoi aider Ipsilanti à monter sur le trône et changer de maître en installant un grec à la place du turc?
- c) pourquoi laisser au Grec le droit de diriger le royaume quand c'est moi qui suis roumain?

Arrivant en Oltenia il fit une proclamation, la première dans la bibliographie des proclamations (car il avait une faiblesse pour les proclamations) nébuleuse, incohérente, prolixe et contradictoire. Il demanda aux Roumains de venir et de lutter sous son drapeau pour la grande lutte, sans préciser la nature, les buts ou les raisons de cette lutte.

Les Roumains de l'Oltenie l'ont écouté et enthousiasmés par cet avenir magnifique ont accouru en grand nombre. Filoux, gueux et d'autres de "nobles"

professions ont tout compris que la Providence ou leur Dieu (Hermès) avait eu pitié d'eux et leur avait envoyé l'homme qui leur apporterait la richesse. Il a été obligé de pendre beaucoup de ses "soldats" et capitaines pour vol, pillage, massacres et incendies. Avec cette masse il est arrivé près de Bucarest, à Ciorogârla. A Bucarest et avant d'arriver à Bucarest il a de nouveau fait des proclamations noyées dans un pêle-mêle de mots et d'idées confuses et contradictoires. C'était impossible de comprendre ce qu'il voulait, pourquoi il était venu à Bucarest et ce qu'il voulait faire.

A Ciorogârla il passé une nuit blanche et dramatique avec le grand prélat Dionisie Lupu qui s'était retiré dans ce couvent. Selon les témoignages contemporains, Tudor était décidé (on ne sait pour quelle raison) à exterminer les boyards. Dionisie Lupu s'est efforcé toute la nuit de le faire renoncer. Après un très court séjour à Ciorogârla il a continué sa marche vers Bucarest et s'est installé au couvent de Cotroceni. À Cotroceni il a fait une très longue proclamation très confuse. Il n'expliquait pas clairement quel était son but et pourquoi il avait déclenché cette soit-disant révolution. Pas un mot concernant les Turcs et les Grecs, pas un geste d'amitié pour Ipsilanti son allié. Tudor a emprisonné les boyards mais il leur a quand même demandé d'envoyer un émissaire à Constantinople pour expliquer aux Turcs que lui, Tudor, n'avait rien contre eux.

Les nouvelles de Valachie arrivées à Constantinople avaient déjà alarmé les Turcs. Ceux-ci soupçonnaient les Grecs et étaient très bien informés des buts de l'Étéria ainsi que de l'alliance d'Ipsilanti avec Tudor. Aussitôt, ils se sont mis en marche vers la Valachie. Dans une autre proclamation Tudor avait affirmé que cette terre appartenait aux Roumains, que seuls ceux-ci devaient en être propriétaires; que s'en était fini de l'oppression et du pillage des étrangers et que les Roumains étaient libres et avaient le droit de constituer un gouvernement. D'une manière "diplomatique" Tudor a jeté le gant à Ipsilanti. Il l'invitait (en évitant de préciser le mot) à quitter cette terre où celui-ci pensait devenir roi.

Tudor est resté quelques semaines dans une expectative pénible à Cotroceni, ensuite il s'est retiré vers l'Oltenie quand il a été informé que les Turcs arrivent.

Al. Ipsilanti qui attendait Tudor pour déclencher avec lui l'offensive contre les Turcs a été consterné en voyant que Tudor se dérobaient. Il a été aussi étonné par les proclamations hostiles de Tudor.

Al. Ipsilanti avait eu une confiance sans borne en Tudor et comptait sur l'appui de son armée, or la trahison de Tudor fut un coup dur. Il ne disposait pas de forces suffisantes pour déclencher l'offensive à lui seul.

Pendant son séjour à Cotroceni Tudor s'est complu dans une attitude "étrange" devant la dilemme:

- a) marcher avec Ipsilanti contre les Turcs?
- b) rester dans l'attente (ignorant Ipsilanti) pour voir la réaction des Turcs et de Petersbourg sans savoir exactement comment agir à Bucarest? Chasser les Grecs? Massacrer les boyards? Instituer un autre ordre social avec le cortège des réformes possibles et ipso-facto se déclarer le chef de l'Etat?

Si Ipsilanti gagnait la lutte anti-ottoman et les Principautés étaient délivrées, il deviendrait alors prince régnant et ensuite roi du royaume "Dacia".

Ces pensées ont torturé le pauvre Tudor qui n'acceptait pour rien au monde qu'Ipsilanti soit prince et roi.

Constantinople envoya une armée conduite par un pachà pour mettre fin à cette situation confuse. Effrayé, Tudor prit la fuite vers l'Oltenie. Pas loin de Bucarest ses capitaines avec Ion Urdăreanu à leur tête se sont revoltés contre lui. Ils eurent des discussions orageuses avec Tudor. Les capitaines l'accusèrent d'indécision et de trahison envers l'Étériá; selon eux cette lutte à deux était la seule chance de chasser les Turcs.

Inquiet et furieux en voyant qu'ils avaient raison et que toute son attitude avait eu de si désastreuses conséquences pour le grand mouvement de libération d'Ipsilanti, Tudor les accusa d'insoumission et fit pendre son ami, le capitaine Ion Urdăreanu. Les capitaines l'abandonnèrent et le livrèrent à Iordaki Olympiotu capitaine de l'Étériá qui le mena devant Ipsilanti. Celui-ci, au lieu de le tuer sans jugement, constitua un tribunal pour le juger: trahison et malhonnêteté. Tudor fut exécuté.

En fin, il faut ajoutèr et préciser quelques points concernant le rôle joué par les princes Phanariotes et leurs descendants dans la structure de nos classes sociales.

Les Roumains n'ont jamais eu de noblesse à la manière occidentale. Parmi eux, il y en avait qui remplissaient des fonctions importantes à la Cour, fonctions qui avec le temps étaient devenues des titres nobiliaires pour eux et leurs descendants traçant une sorte de démarcation entre eux et ceux qui n'avaient pas eu de fonction à la Cour.

Les boyards vivaient sur leurs terres dans une sorte de manoirs très modestes. Pas de palais, pas de châteaux ou d'autres bâtiments d'une architecture honorable.

Le soit-disant palais du prince était une grande maison sans aucun style; une espèce d'hangar auprès duquel se regroupaient des petits bâtiments annexes.

Les occupations quotidiennes des boyards étaient les festins, la chasse et autres plaisirs anodins. Les boyards, quoique grands propriétaires, menaient une vie ressemblant à celle des paysans car leur instruction était presque nulle. Ils n'avaient pas de bibliothèques et ne connaissaient rien de la musique et des beaux-arts. Ils n'avaient pas d'écoles et les deux ou trois imprimeries imprimaient des livres religieux.

Les villes étaient plutôt de grands villages, la population étant surtout composée de marchands et d'artisans et il n'y avait pas de bourgeoisie.

Tel fut le climat social, ethnographique, spirituel et culturel jusqu'au début du XIX^e siècle quand Duca et Chica sont devenus les princes régnants de la Valachie et de la Moldavie.

Avec le temps, les boyards ont commencé à imiter les moeurs et la vie de ces princes qui n'ont plus quitté ces régions et y ont acquis des terres devenant ainsi des gens du pays.

Les boyards étaient conscients de leur supériorité et ont cherchés des alliances matrimoniales avec leurs descendants; de cette façon une nouvelle noblesse europénisée s'est créé.

Cette noblesse a eu un rôle important dans la vie sociale, politique, spirituelle et culturelle au XIX^e et XX^e siècles jusqu'au 1950 quand elle fut massacrée.

Il y eut des ministres et de grands dignitaires, des artistes, des hommes de lettres, des musiciens, des architectes, des docteurs et en général des hommes avisés. De cette façon ces Grecs ont créé aussi la bourgeoisie roumaine.

BIBLIOGRAPHIE

- De Peyssonnel: *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares...*, Paris, 1765.
- Louis Carra: *Histoire de la Moldavie et de la Valachie avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux provinces...*, Jassy, 1777.
- De Bauer: *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, 1781.
- Abt Josef Boscovitch: *Reise von Constantinopel durch Rumänien, Bulgarien und die Moldau nach Lemberg in Polen*, Leipzig, 1779.
- Stefan Raicevich: *Osservazioni storiche e politiche intorno la Valachie et Moldavia*, Napole, 1788.
- Charles Marie de Salaberry: *Voyage à Constantinople en Italie et aux îles de l'archipel*, Paris, 1799.
- Thomas Thornton: *Starea Valachiei și a Moldovei*, Buda, 1826.
- Charles Pertussier: *La Valachie, La Moldavie et l'influence politique des Grecs du Fanar*, Paris, 1822.
- Johann Christian Von Engel: *Geschichte der Moldau und Walachey*, Halle, 1804.
- Andreas Wolf: *Beiträge zu einer statistisch-historischen Beschreibung des Fürstentums Moldau*, Hermanstadt, 1805. (A. Wolf met pour la première fois en circulation le mot: "phanariote". Il condamne et plaint le sort de ces Princes qui vivaient sous l'empire de la peur et de l'incertitude).
- N. Wilkinson: *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie*, Paris, 1821. Version française.
- Marc-Philippe Gallony: *Essai sur les Phanariotes*, Marseille, 1824, version roumaine, Bucarest, 1898 (son essai a constitué la source principale pour les historiographes roumains).

LES HISTORIOGRAPHES ROUMAINS

- M. Kogălniceanu: *Histoire de la Valachie*, Berlin, 1837.
- N. Bălcăescu: "Români și Phanarioti", en: *Magazin istoric pentru Dacia*, București, 1945 et Opere, t. I, București, 1940.
- Dionisie totino: *Historia generală a Daciei*, București, 1859.
- Frații Tunsuli: *Istoria politică și geografică a Țării Românești*, București, 1863.
- A. D. Xenopol: *Histoire des Roumains*, t. 5, Iași, 1892 (Les règnes des Phanariotes).
- V. A. Urechia: *Istoria Românilor*, curs făcut la Facultatea de Litere din București, București, 1891-1901, 14 volumes recouvrant les années 1774-1786. Une source exceptionnelle pour le règne des Phanariotes.

- Erbiceanu Constantin: *Discurs rostit la Univ. din Iași asupra Școlii grecești și române din timpul lui Vasile Lupu pînă la 1828*, Iași, 1885.
- Erbiceanu Constantin: *Cronicarii Greci care au scris despre români în Epoca fanariotă*, Texte bilingve, București, 1888: LXXII + 361 + vol.
- Erbiceanu Constantin: *Privire istorică și literară asupra epocii fanariote*, București, 1901, 34 p.
- Erbiceanu Constantin: *Bibliografia greacă sau cărțile grecești imprimate în principatele Române în epoca Fanarioților*, București, 1903, VIII + 210 p.
- Erbiceanu Constantin: *Bărbații culți greci și români și profesorii din Academile de la Iași și București din epoca fanariotă (1650-1821)*, București, 1905, 42 p.
- Ionescu M. Gheorghe: *Influența culturii grecești în Muntenia și Moldova cu privire la biserică, școală și societate (1359-1873)*, București, 1900, 284 + XXII p.
- Filitti C. Jean: *Le rôle diplomatique des Phanariotes de 1700 à 1821* Paris, 1901, XXVII + 221 p.
- Iorga Nicolae: *Români și grecii de-a lungul veacurilor*, București, 1926, 36 p.
- Minea Ilie: *Despre reforma fiscală a lui C. Mavrocordat*, București, 1927, 155 p.
- Filitti C. Ioan: *Frământările politice și sociale în Principatele române de la 1821-1828*, București, 189 p.
- Iorga Nicolae: *Histoire des Roumains*, vol. 7, București, 1938.

Pour Tudor Vladimirescu

- Aricescu C. Dumitru: *Istoria revoluției române de la 1821*, Craiova, 1874, 2 vol. 1: XXX + 382 + 3 f. + 2: 225 p.
- Iorga Nicolae: *Un apărător al săracilor: Domnul Tudor din Vladimir*, București, 1924, 72 p.
- Obedeanu V. Constantin: *Tudor Vladimirescu în istoria contemporană a României*, Craiova, 1929, 57 p.
- Filitti C. Ioan: *Tudor Vladimirescu*, București, 1927, 182 p.
- Romanescu Marcel: *Contribuții la cunoașterea lui Tudor Vladimirescu*, București, 1942, 32 p. + 4 f. pl.
- Oțetea Andrei: *Tudor Vladimirescu*, București, 1971, 215 p.